

Jean Le Corguillé (1893-1965)

« un militaire de gauche qui sait ce qu'est la guerre mais veut la paix »

(Ehud Barak à la tête du parti travailliste, un défi..., AGEFI)

Le Témoin gaulois n'a rencontré au cours de sa longue vie qu'un général : nous ne jouons pas dans la même cour. Il ne connaît pas son nom, et l'officier ne lui adressa même pas directement ses remarques, qui furent brèves et désagréables, mais eurent des suites heureuses.¹ Il n'a donc pas connu le général Le Corguillé, mais a eu la chance de travailler entre 1972 et 1988 avec sa fille, Anne-Marie qui vient de lui remettre un petit livre de cent-vingt pages de souvenirs de famille, *Fleurs fanées* **, dont son père est la figure centrale.

Excellente collègue et remarquable pédagogue, Anne-Marie Le Corguillé devint immédiatement et est restée l'une de nos amies les plus chères. Plus d'un an après avoir fait connaissance à l'ENNA de Saint-Denis, elle ne nous avait jamais parlé de son père, dont un seul peut-être de nos collègues connaissait l'identité, sans compter le gourou de la cellule communiste de l'école qui savait, et pour cause, qui il avait été. C'est en cherchant notre chemin sur une carte de la région de Chennevières-sur-Marne, où elle résidait alors, que nous avons découvert dans la commune voisine de Neuilly-sur-Marne une rue du général Le Corguillé. Ainsi avons-nous été informés de l'ascendance de notre amie.

¹ Parachutiste malgré moi, *Petite Chronique du temps perdu*, p. 50

* La plupart des informations concernant l'ébauche de biographie qui suit sont empruntées à cet ouvrage et les citations qui y sont puisées signalées par une *)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours IX

Plus tard, nous avons fait la connaissance de sa mère, Yvonne Polard (1902-2004) qui, devenue veuve, a vécu seule plus d'un quart de siècle dans la maison familiale, jusqu'à 1991. Sa fille et son gendre la prirent alors en charge jusqu'à sa mort à l'âge de cent-deux ans, l'aidant par leur dévouement et par leurs soins affectueux à supporter ses infirmités. Toujours vaillante en sa quatre-vingt-seizième année, Anne-Marie vient donc de faire imprimer l'histoire de sa famille, de l'aube du XIX^e siècle à celle du XXI^e, s'effaçant presque pour mieux mettre en valeur sa parentèle. On ne trouvera pas ici un compte rendu de ce livre, introuvable dans le commerce, mais des informations qui y ont été puisées sur le personnage qui en occupe le centre, eut son heure de gloire, mais n'apparaît pas pour l'instant, comme il se devrait, sur Internet.²

Car l'histoire du général Jean Alexandre Désiré Le Corguillé est emblématique du bon fonctionnement de l'ascenseur social au cours des deux siècles qui précèdent le nôtre et vaut d'être contée. Il est né le 23 mars 1893, à Neuilly-sur-Marne, où ses parents s'étaient mariés en 1889, tous deux ayant environ quarante ans. Joseph Le Corguillé, né en Bretagne à Yffignac vers 1848, est un petit paysan d'une famille pauvre monté à Paris pour s'embaucher comme infirmier à l'asile de Ville-Évrard, l'un des deux hôpitaux psychiatriques ; Marie-Rose Prudhomme, née en Sologne dans la ferme de La Martinière, à Vienne-en-Val, vers 1848, est la cadette de treize frères et sœurs qui l'ont expédiée à Paris à la mort du père (vers 1864), pour servir comme « bonne à tout faire » chez un notaire parisien recommandé par le curé. Cette famille vit alors *« dans une petite maison ouvrière bâtie le long de la route*

2 Écrit le 8 août, où les rues à son nom étaient les seules références. Le 9, sa carte de visite sur E-Bay, une ébauche d'[étude généalogique](#), à suivre...

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours IX

« *impériale* » devenue *nationale 34 sous la République* ».* Bientôt, devenu infirmier-chef, Joseph obtient pour sa femme l'emploi de concierge de l'asile. La famille se transporte dans « *l'aristocratique conciergerie en pierre de taille et en style napoléonien* [de ce qui fut le] *château du général Donzelot* »* à l'entrée du grand parc où l'enfant pourra s'ébattre. Vers l'âge de douze ans, il prend des cours de violon avec une petite fille, Jeanne, qui sous le nom de Jeanne Évrard deviendra une grande violoniste. Écolier doué, il est envoyé après le certificat d'études, sur recommandation de son maître, à l'École Primaire Supérieure de Nogent-sur-Marne – (le secondaire étant payant jusqu'à 1930, c'était l'équivalent de nos classes de collège, sans langues mortes – puis à l'École Normale Primaire d'Auteuil, cursus courant encore dans les années 1950, où le métier d'instituteur était la promotion dont rêvaient bien des bons élèves des classes populaires. Ses professeurs l'envoient à l'Université pour préparer licence et agrégation. La première guerre mondiale met fin à ces études prometteuses.

La « guerre de 14-18 » est une grande dévoreuse d'hommes, et n'épargne guère que les officiers supérieurs. Comme beaucoup d'instituteurs, celui-ci parcourt rapidement les différents grades. En 1916, le jeune capitaine Jean Le Corguillé est « *envoyé sur le front de la Somme, dans les tranchées proches de Bapaume* ».* Gravement blessé et gazé au cours d'un assaut, il se réveille sur un quai de gare et trouve la force de détacher de sa civière l'étiquette rouge qui le désigne comme grand blessé, donc non prioritaire. Ce geste lui sauve la vie. Guéri tant bien que mal, gazé et boiteux, il est chargé d'instruire les engagés volontaires tchécoslovaques, puis il est formé, aux Sables d'Olonne, aux Transmissions, une technologie de pointe. À l'armistice, ne pouvant demander une aide à ses parents âgés et ne disposant que d'une modeste retraite,

il accepte à contrecœur de rester dans l'armée active où il poursuit sa carrière d'instructeur jusqu'à son mariage avec Jeanne Polard en décembre 1925. C'est la fille unique d'un ingénieur chimiste, Pierre Polard, directeur d'une usine d'oxygène liquide située à Aubervilliers, rue du Pilier.³ Le couple part aussitôt au Maroc, à Midelt, dans le Rif en pleine « pacification », où Jean créera le premier réseau téléphonique du protectorat sous les ordres du général Ferrier qui l'avait précédemment recruté pour installer au sommet de la tour Eiffel le premier émetteur de radio. C'est à Rabat où l'on a transporté la jeune mère, que naît en 1927, leur fille Anne-Marie, que suivra en août 1932 un garçon, Jean-Pierre, après leur retour et leur installation à Champigny, dans la maison reçue en dot. Le capitaine poursuit sa carrière comme instructeur à Mourmelon et alentour, avant d'être affecté à Paris au 46e RI, caserne de Reuilly. La hiérarchie tient probablement compte de ses états de service et de ses problèmes de santé pour épargner à la famille d'incessants déménagements.

En février 1934, lors de l'émeute organisée par l'extrême droite pour occuper la Chambre des députés, la troupe est consignée dans ses casernes. Mais le commandant Le Corguillé et les commandants Van Huchten, Blanc et un quatrième dont Anne-Marie a oublié le nom, en républicains convaincus, décident de conduire leurs quatre bataillons place de Bourgogne, derrière le Palais-Bourbon, pour prêter main-forte à la police parisienne et aux gardes mobiles chargés de défendre le bâtiment. Malgré la

3 « Charles Bardot [grand-père de Brigitte] y transfère à partir de 1909 sa société Établissements Bardot et Compagnie, air et oxygènes liquides. Dans les ateliers, un entrepôt est longé par un raccordement du Chemin de fer industriel de la Plaine Saint-Denis et d'Aubervilliers. Le site est repris par la société La Carboxyque française au début des années 1960, devenue une filiale d'Air liquide, pour être détruit vers 2007 » (Wikipédia, Rue du Pilier)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours IX

violence des heurts, ils n'auront pas à intervenir, mais cela leur aurait valu un titre de *L'Action française* (?) dénonçant « *les abbés de Cour de la III^e République* ».* La montée des ligues d'extrême droite en France et le triomphe du fascisme en Italie et du nazisme en Allemagne inquiètent cet officier de gauche, bien conscient de l'impréparation de l'armée française. Nommé à la Commission de l'Armée de la Chambre des députés, il peut observer les conflits qui affaiblissent le pays : « *Les fascistes font leurs grandes manœuvres militaires, disait-il aux bourgeois sceptiques, il faut les contrer tout de suite* ».* Le Front populaire lui a rendu l'espoir, la faiblesse de Léon Blum face au franquisme le déçoit, Munich l'atterre : « *L'ambiance familiale était plus que morose* ».* La déclaration de guerre ne le surprend pas, il a mis à l'abri sa famille chez une cousine en Bretagne, au Val-André près d'Yffignac, et c'est là qu'il en reçoit la nouvelle. Nommé à l'état-major de la 62^e division, il passe la drôle de guerre en Alsace, dans un fortin de la ligne Maginot, puis la 62^e division est envoyée sur les crêtes des Vosges pour protéger la Lorraine, l'état-major ayant pris ses quartiers à Dieuze, dans la plaine. Encerclé, il est fait prisonnier et obtient sa libération un peu avant Noël 1940 en simulant la tuberculose.

Les sympathies de Jean Le Corguillé vont à la France libre mais, responsable d'une famille dont sa solde est la seule ressource, il décide de rester en France mais refuse de rejoindre Vichy ou de servir dans les nouveaux ministères. Il est finalement affecté à la Délégation Parisienne aux Prisonniers de Guerre, siégeant au ministère de la Guerre, boulevard Saint-Germain, et dispose d'une voiture avec chauffeur : à l'époque, c'est un grand privilège ! Ici commence une période très mal connue par sa famille : très discret par nature, il le devient davantage encore, pour des raisons

évidentes, quand il prend contact avec le réseau des Résistants de Libération-Nord et entreprend au profit de Londres un travail clandestin de renseignement sur les forces nazies, glanant ses informations auprès des autres délégations créées par Vichy. Pendant la semaine où Paris se libère, il loge à la Délégation et travaille « *en relation avec les FFI maîtres de l'Hôtel de Ville et les FTP de la Place Denfert-Rochereau pour s'emparer des points forts de la capitale – et le Conseil National de la Résistance* ».* Il parlera en famille de ses compagnons avec admiration. Bientôt promu colonel, puis général de brigade, « *il fut nommé juge d'instruction militaire du procès du général Stupnagel [sic] le gouverneur militaire de Paris [...] il constitua un dossier très lourd pour l'ancien gouverneur militaire de Paris et même parfois compromettant pour quelques puissants de cette noire époque [...]* »*. Le dossier fut dérobé dans son coffre-fort et « *Le procès n'eut jamais lieu, car ce dernier [Stülpnagel], quelques semaines plus tard, se suicida dans sa cellule.* »*⁴

-
- 4 Il ne s'agit pas d'un gouverneur militaire de Paris (*Stadtkommandant von Groß-Paris*), mais du général Otto von Stülpnagel, l'un des quatre *Militärbefehlshabern* (commandants militaires) successifs, les chefs du *Militärbefehlshaber Frankreich* (MBF, Commandement militaire en France), du 25 octobre 1940 à février 1942. Il succéda aux généraux Blaskowitz et Streccius (1940) et fut remplacé par son cousin Karl Heinrich von Stülpnagel, de février 1942 au 21 juillet 1944. On lit dans *Wikipédia* : « *Otto von Stülpnagel est un officier général allemand - General der Infanterie - né le 16 juin 1878 à Berlin et mort par suicide le 6 février 1948 à Paris. [...]*

Après la guerre, il est arrêté en Allemagne et transféré à Paris en 1946 pour y être jugé pour crime de guerre. Utilisant son maillot de corps, une partie de son caleçon et une ficelle, il se suicide par pendaison le 6 février 1948 dans la prison du Cherche-Midi, avant le début de son procès. [...] Il est inhumé au cimetière militaire allemand de Champigny-Saint-André (Eure) (bloc 16, ligne 1, tombe 9). »

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours IX

Le général Le Corguillé se remet de cet échec en partageant l'euphorie de la Libération. Comme beaucoup d'intellectuels et d'artistes de l'époque, il est depuis longtemps attiré par le Parti Communiste et, sans y adhérer, en est un compagnon de route,⁵ militant avec enthousiasme « *au côté des socialistes, des communistes, des anti-racistes des combattants de la Paix.* » * D'Astier de la Vigerie, « le baron rouge », autre compagnon de route du PC, ancien militaire comme lui, mais passé depuis au journalisme, a participé à la fondation en 1941 du réseau de Résistance Libération-Sud et du journal *Libération*, à celle du Mouvement de la paix, du Conseil mondial de la paix dans les années 1950 et de l'Union progressiste (UP) ; Jean s'engage à ses côtés et se présente avec lui aux élections législatives de 1951 sous cette bannière. L'UP engrangera quatre sièges et le général ne fera qu'un piètre score ! Les échecs de la vraie gauche de l'époque, éprise de justice sociale mais aussi de liberté, assombrissent ses dernières années, mais il restera actif (diverses publications, Anciens Combattants, Secours Populaire dont il sera vice-président) et continuera à militer jusque dans sa retraite. Gazé en 1916 et grand fumeur, il meurt d'un cancer du poumon en 1965. Pierre Villon et « *un bataillon de Résistants* » * lui rendront les honneurs militaires lors des funérailles.

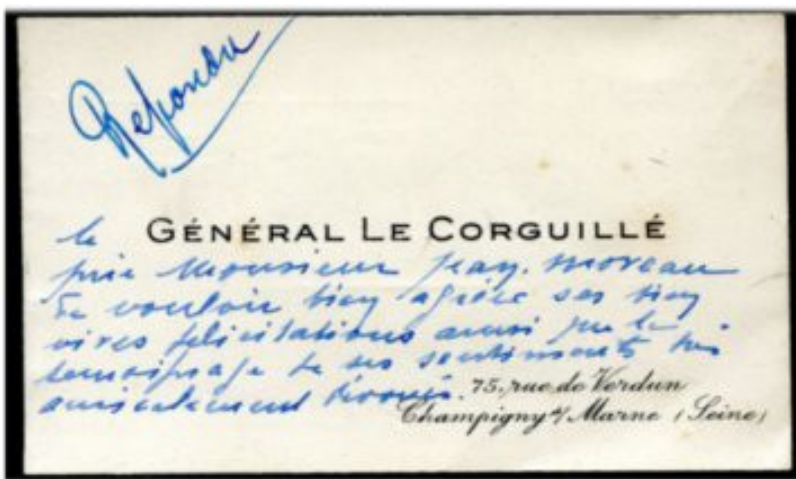
Ce texte a été écrit en hommage à Anne-Marie, grande amie que

5 Compagnon de route ne signifie pas allié aveugle et soumis, comme la propagande adverse de l'époque voulait le faire croire, piège dans lequel sont apparemment tombés les historiens actuels. L'auteur de ces lignes, ancien militant tala, peut en témoigner et Anne-Marie, qui avait alors 23 ans et plus, note que la candidature de son père « *fit bondir ses relations du PC [...]* Pierre Villon, les Aubrac, les Hamon, Marie Claude Vaillant Couturier, ses grands amis, ne lui en voulurent pas mais n'apprécièrent probablement pas cette démarche. »*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours IX

nous ne pouvons plus espérer revoir du fait de notre âge, notre santé et notre éloignement géographique relatif, mais avec qui nous avons le plaisir de nous entretenir souvent au téléphone. Mais le Témoin gaulois aimerait qu'il tombe entre les mains de quelque jeune chercheur que l'histoire du général Le Corguillé, en particulier son rôle dans la Résistance, pourraient intéresser. Anne-Marie dispose encore d'une partie des archives de son père, le reste, dont celles de la Résistance, ayant été malheureusement détruit par sa mère, dépressive au début de son veuvage.

Mercredi 17 août 2022



Le destinataire de cette carte mise en vente sur e-Bay est probablement « Jean Moreau (homme politique, 1888-1972) [...] Secrétaire d'État aux Forces armées du gouvernement Henri Queuille (du 11 septembre 1948 au 28 octobre 1949) » (Wikipédia).

Arbre généalogique de Jean Corguillé (1893-1965)



(Mise en ligne prochaine)

Si Jean Le Corguillé est issu d'une famille paysanne et prolétaire, il n'en va pas de même de son épouse, comme le montre l'arbre généalogique ci-dessus. La descendance de l'ancêtre Polard le plus lointain signalé par Anne-Marie, le chiffonnier Guillaume Polard, né en 1781, s'est rapidement embourgeoisée. Son fils, Noël Polard, né vers 1811, s'engage comme mousse et gravit les échelons. La chronique familiale rapporte que son commandant alcoolique ayant mis en danger son vaisseau, au Cap Horn, en donnant l'ordre d'aborder, pour échapper à la tempête, sur une côte où il se serait brisé, le capitaine Polard se mutina et ramena hommes et biens à bon port. Jugé à son retour, il fut acquitté et félicité par le tribunal, et reçut une décoration.

Toujours du côté maternel, Pierre-Marie Robinet, né vers 1805, est un professeur de lycée qui a épousé la fille d'un comptable qui l'avait pris en pension. Militant républicain, nommé sous-préfet de Châteaulin par la II^e République (1848-1851), il préside la fête célébrant le coup d'État du 2 Décembre, ouvre le bal et, sous le regard médusé de l'assistance, saisit le buste du futur Napoléon III, ouvre la fenêtre, jette l'effigie sur le pavé... et se retrouve en prison ! Il est peut-être l'auteur de *Poésie sur l'extinction de la mendicité* (1er janvier 1871), titre qui fait singulièrement écho à celui du seul livre que Louis Napoléon Bonaparte ait écrit, *Extinction du Paupérisme* (1844).